

Richard Abibon

# Le désespoir des sentiments floués

A propos de « Benni »

De Nora Fingscheidt

Ce n'est pas seulement un film sur une petite fille paumée, excessive, qui fait des crises de hurlements et de violence, et des fugues à répétition. C'est un film sur le transfert, c'est-à-dire sur l'amour et sur le désir. En fin de compte, c'est un film sur l'Œdipe.

Benni, 9 ans et demi, erre de foyer en foyer pour « enfants difficiles », après être passée de mère d'accueil en mère d'accueil. Pourquoi ? parce que sa maman ne veut pas d'elle. Dit comme ça, c'est un peu lapidaire. On comprend un peu mieux, le jour où Benni fugue de son foyer pour revenir dans l'appartement de sa mère. Elle arrive au moment où son petit frère et sa petite sœur sont installés devant la télé, alors qu'il n'y a pas d'adulte à la maison. Elle s'installe donc avec eux devant la télé. Quoi de plus naturel ? Quand la maman rentre, Benni est trop heureuse, la maman aussi. Mais arrive aussi l'amant de la mère et c'est tout de suite le clash entre ce dernier et la petite fille. Elle pique une crise de violence et de hurlements et l'homme l'enferme dans un placard, ce qui a l'air d'être son mode de réponse coutumier. La police, prévenue, embarque Benni pour la ramener à son foyer.

La mère est en pleurs, mais elle ne sait visiblement pas s'opposer à son homme. Déchirée entre les deux, elle choisit cependant ce dernier.

Situation typiquement œdipienne, où la doxa psychanalytique ne devrait rien trouver à redire, puisque le père s'impose, père sévère, mais s'affirmant comme unique possesseur de la mère. On voit bien que ce n'est pas aussi simple. La petite fille a besoin de l'amour de sa mère pour grandir. Elle aurait bien besoin aussi de l'amour d'un père, pas seulement d'un père garant de la loi. D'ailleurs est-ce vraiment être garant de la loi quand on enferme dans un placard l'enfant qui gêne ? la loi ce n'est pas seulement signifier à l'enfant que la mère ne lui appartient pas. Garantir la loi, c'est aussi savoir mettre des limites à la loi elle-même, et pas seulement à l'enfant pas sage. C'est garantir à l'enfant que, si la mère ne lui appartient pas totalement, elle lui appartient quand même un peu, car il a besoin de cet amour pour grandir.

Trop massive, trop absolue, la loi devient le contraire de la loi.

D'un autre côté, pour ce qui est de ne pas être absolue, la mère en connaît un rayon. Un jour de visite, elle a emmené tous ses enfants au Mac do. Et là, elle leur annonce une grande nouvelle : elle a rompu avec son homme et donc Benni pourra revenir vivre à la maison. C'est la joie pour tout le monde. Benni renverse les frites et monte sur la table pour danser de joie. C'est curieux que la maman le présente ainsi, comme si la présence de Benni était conditionnée à l'absence de l'homme. Comme s'il n'y avait qu'une place auprès de la mère, la même pour un homme et pour son enfant. Eh, c'est que, ça ne marche pas comme ça ! il devrait y avoir de la place pour les deux, même s'il n'y a pas d'homme en chair et en os à la maison. Il devrait toujours y avoir une place vide pour faire barrage à l'inceste. Beaucoup de familles, si ce n'est toutes, vivent cette ambiguïté, avec plus ou moins d'acuité. Ici, c'est avec un très gros paquet d'acuité.

J'ai l'air de faire de la morale, mais l'ambiguïté est présente dans la structure même de la famille, c'est-à-dire la structure de l'humain. Un lacanien aurait pu parler un peu comme j'ai parlé ci-dessus : la place du père, devenue le Nom-du-Père dans cette doctrine, doit être préservée, sinon c'est la psychose. Mais la réalité est beaucoup complexe, construite sur de l'ambiguïté à tous les étages, surtout avec les complications engendrées par l'inconscient. Oui la place du père, uniquement pour le père... cependant c'est au prix du refoulement chez la mère et chez l'enfant du désir de jeter ce père pour fabriquer le couple parfait. Au prix du refoulement, chez le père, de son envie de tuer ce rival (ou de le mettre dans un placard) pour se présenter au contraire comme un gentil papa qui prend part à toutes les tâches qui incombent à un jeune parent et, mieux encore, qui aime ce rival au lieu de laisser éclater la haine naturelle qui transparait parfois dans ses flemmes (au mieux) ou dans ses énervements violents (au pire).

Benni n'a pas eu cette place d'enfant rêvé. Le « père » a pris toute la place, et donc, chaque fois que ça la gonfle, elle laisse éclater, cette haine effroyable qui voudrait le détruire, lui et tout ce qui représente l'ordre, le système. D'où le titre allemand du film « Briseuse de systèmes ».

Mais le jour de la réunion au foyer avec Benni, les éducateurs, la directrice et tous les travailleurs sociaux, pour préparer le retour à la maison, la mère, qui avait évidemment été invitée, est en retard. Quand elle arrive, le visage fermé, au bord des larmes on comprend que rien ne va se passer comme prévu. En effet : elle déclare qu'elle n'est pas prête à recevoir sa fille. Pas maintenant, ce n'est pas possible.

Après la déclaration d'amour : tu vas revenir à la maison, c'est à nouveau la déclaration de guerre : je ne veux pas de toi. Pour Benni ce n'est pas seulement l'amour qui est déçu encore une fois, mais c'est la confiance. Impossible de faire confiance à une maman qui ne tient pas ses paroles. Il y a quelque chose de plus profond qui l'empêche de s'occuper de sa fille. Elle avait mis la présence de son homme à la place de ce quelque chose, dont on ne sait rien, mais qui est contraint de réapparaître à ce moment-là.

Hurlements, violence...

On apprend incidemment que Benni part en crise systématiquement lorsqu'on lui touche le visage. Quelqu'un dit que c'est parce que, petite, on lui a frotté le visage avec une couche. La personne n'ajoute pas : imbibée de pipi, mais je complète. J'ai entendu suffisamment d'histoires de ce genre parmi mes analysants.

Qui aurait fait ça ? la mère ? oui, il y a des mères qui font ça, parfois des grands-mères. Comme je ne sais pas, je vais juste le mettre par hypothèse au compte du « quelque chose » dont je parlais plus haut, ce quelque chose qui fait obstacle entre Benni et sa maman. Je suis d'ailleurs reconnaissant à la réalisatrice de ne pas tout expliquer. Il y a parfois des mystères qui nous laissent pantois ; il faut bien faire avec. Tout n'est pas toujours interprétable.

D'ailleurs, Benni fait encore souvent pipi au lit. C'est comme pour les autres affaires : si on croit obtenir les choses par la violence, au lieu de les obtenir par l'amour, on a toutes les chances de se planter. Et cet amour suppose une part d'amour œdipien, c'est-à-dire une part de désir sexuel, certes refoulé, mais utile à porter les élans vers l'autre, avec la limite du passage à l'acte à ne pas franchir. Un pipi au lit dénote quelque part un désir sexuel qui s'exprime de cette façon violemment humide. C'est du moins une hypothèse, peut-être à mettre aussi au compte du fameux « quelque chose » qui coince entre Benni et sa maman.

Un éducateur du nom de Micha débarque dans la vie de Benni. Au départ son rôle se borne à l'accompagner à l'école. Et puis « quelque chose » se passe entre elle et lui. Il est calme, pas démonstratif, mais un jour qu'il dort et qu'elle explore son corps, elle découvre une longue cicatrice dans sa tête. L'interrogeant sur son passé, il dira simplement qu'il a fait beaucoup de conneries, avant, mais qu'il s'est rangé. Il veut simplement aider, maintenant, ceux qui font beaucoup de conneries.

C'est une pièce à verser au débat qui traverse la psychanalyse, surtout depuis la diffusion par Arte de « En thérapie ». Le « thérapeute » doit-il être une complète « boîte noire » pour l'analysant ou peut-il dévoiler des aspects de lui-même et de son histoire ? On connaît la réponse orthodoxe : non, rien ne doit filtrer, l'analyste (ou le soignant) doit rester absolument neutre. On connaît la mienne : je n'hésite pas à répondre aux questions personnelles qui me sont posées et parfois, de mon initiative, je raconte un petit quelque chose de moi qui me semble pouvoir aider l'analysant dans le moment où il se trouve.

Vous voyez qu'on retrouve quelque chose de l'ambiguïté œdipienne que j'ai décrite plus haut. Je ne suis pas dans le « tout ou rien », mais dans un entre deux nuancé qui accepte les ambivalences et les changements.

Dans ce film, je trouve que c'est justement les blessures du passé qui, même non dites, ou si peu, vont faire ciment entre Micha et Benni. En tout cas, celle trouvée par Benni dans la tête de Micha semble faire son effet, consolidé par ses rares paroles sur sa vie d'avant. J'y entends de l'identification : tient, un type qui a eu lui aussi des blessures.

Ceci amène un jour Micha à proposer en réunion de service une idée qu'il a eue pour aider Benni : l'emmener quelques temps dans une cabane qu'il possède au fond des bois. L'équipe acquiesce, Benni est enthousiaste.

Quand ils y arrivent elle demande aussitôt : où est la télé ? où est l'accès à internet ? non seulement il n'y a pas, mais il n'y ni eau, ni électricité. Les voilà obligés de vivre un peu l'un sur l'autre. Je crois que c'est le but, même si l'éducateur ne saurait sans doute pas le décrire ainsi. En tout cas, un certain coup de canif vient d'être porté à la neutralité. Là, c'est chez lui, même si c'est une résidence secondaire peu usitée.

Tout ne se passe pas toujours comme prévu. Après une dispute, elle s'enfuit dans la campagne, déboule dans la ferme à côté, se dispute avec le chien, dort dans l'étable avec les animaux.

A l'inverse Micha lui montre comment faire tomber des arbres vermoulus, comment casser à la masse une vieille cabane, (elle adore ! de la violence acceptée par quelqu'un !), et ils passent de longs moments l'un près de l'autre en face du feu. Grand moment d'émotion le jour où, dans les collines, il lui fait découvrir l'écho. C'est « maman » qu'elle choisit d'appeler dans le vide, encore et encore, de toute la puissance de ses petits poumons.

Une nuit qu'il dort profondément, elle va se glisser dans son lit, prenant ses bras pour les mettre autour d'elle.

Ah ! voilà le hic ! la petite fille dans le lit du monsieur. Sacrée entorse à la neutralité. Lorsque Micha se réveille et s'aperçoit de la chose, son regard est terrifié. Il la vire aussitôt, violemment. Chez lui, d'accord, mais dans son lit, jamais de la vie ! où est la limite ? chacun répondra à sa façon. L'équipe avait bien accepté qu'il vienne « chez lui », mais pas son vrai chez lui qui est une maison avec tout le confort et femme et enfant.

Pourtant elle ne faisait que mettre en scène ce que demandent tous les enfants, qui se tient au fondement de l'Œdipe : aller dans le lit de maman ou de papa. Certains parents admettent, d'autre pas. Certaines mères en viennent même à renvoyer le père dans le lit de l'enfant pour accepter le petit à sa place, et ceci de manière régulière et instituée. D'autres l'acceptent pour le temps de l'endormissement et vont le reposer dans son lit ensuite. D'autres encore pour lesquelles le lit maternel restera tabou. Chacun sa solution, et ce n'est pas technique. Le seul interdit est celui du passage à l'acte sexuel, mais faire un câlin au lit, ce n'est pas un passage à l'acte sexuel. C'est une métaphore, un témoignage d'amour, souvent bien nécessaire pour le développement des enfants, ne serait-ce qu'en réassurance contre les terreurs nocturnes. Un témoignage, comme une parole qu'il ne s'agit pas de prendre pour la chose.

La question de la limite se pose ainsi à tout personnel soignant. Jusqu'où peut-on aller dans l'investissement personnel ? à un moment, dans le film, nous voyons toute l'équipe d'un foyer, et tous les enfants, souhaiter à Benni son anniversaire, avec chaleur. C'est peu après que

des membres de cette équipe diront que le moment est venu de la faire partir du foyer, car elle s'est attachée aux gens, et les gens à elle. Ce serait encore plus douloureux pour elle si on devait la faire partir plus tard. Donc c'est maintenant.

Je connais bien ce discours : c'est celui des DDASS et ARS en France, et il rejoint celui de la neutralité dans l'analyse. Je pense que c'est stupide et contre-productif. C'est ainsi qu'on obtient ces enfants qui finalement n'ont plus de repères : on leur enlève dès qu'ils commencent à en construire. Car un repère, ce n'est pas seulement des adultes et d'autres enfants : ce sont des personnes en tant qu'on les aime. Ce ne sont pas des balises blanches et rouges sur les chemins de grande randonnée, ni des phares sur le récif, qui sont des objets neutres.

J'ai actuellement une analysante qui fait un stage de psychologue dans un grand hôpital psychiatrique bien connu. A toutes ses séances, elle me raconte ses étonnements : les personnels ont une véritable phobie du toucher, de la parole sur soi, de l'investissement affectif. Un jour qu'une « malade » l'avait prise dans ses bras pour un « hug », elle m'a décrit le regard d'effroi des autres personnels présents dans la salle. Il ne faut surtout pas privilégier la relation duelle, tout doit se faire en groupe. Et surtout pas laisser s'instituer une relation privilégiée. Je reconnais bien là tout ce que j'ai vécu dans ma carrière à l'hôpital. Ça n'a pas changé d'un iota. Tout est fait pour ne surtout pas soigner. Ce qui soigne, c'est le médicament. Le reste, c'est de l'occupationnel dans lequel il ne faut surtout pas s'investir, alors même que la référence du service s'énonce pour être la psychanalyse. Il faut se montrer froid et neutre, point barre.

En rentrant du séjour dans la cabane, Benni sollicite Micha : elle ne veut pas rentrer au foyer. Elle le supplie de le prendre chez lui ne serait-ce qu'une nuit. Le brave homme a quand même été bouleversé par ce qui s'est passé dans ces quelques jours de côtoiements intenses. Personne ne le dit, mais je vais le dire comme je le ressens : il commence à l'aimer, tout simplement. Alors il craque et l'amène chez lui. Sa femme l'accueille gentiment, avec un bébé dans les bras et un autre dans le ventre.

Et Benni aussi craque, positivement : elle se met à l'appeler papa et lui demande de l'adopter. Ce n'est évidemment pas possible, il doit la ramener au foyer.

Nouvelle interrogation de la neutralité. Au foyer on sait que c'est interdit de ramener des enfants chez soi, jamais ! mais ce sont des gens intelligents (au contraire de ceux que j'ai côtoyés toute ma carrière, exception faite de mon dernier poste), ils ne lui en tiennent pas rigueur. Ils comprennent en quoi la relation avec Micha est bénéfique. Elle a fait beaucoup de progrès, elle va à l'école, et elle apprend !

Mais tout ne s'arrange pas comme ça. Un jour de crise, elle fait une fugue et, au lieu de se rendre chez sa maman, elle rejoint la maison de Micha. Le couple accepte de la garder une nuit, alors que la « déontologie » aurait voulu qu'ils préviennent le foyer tout de suite. Alors même que le foyer appelle, Micha ment délibérément, disant qu'il ne l'a pas vue, qu'il prévient s'il a la moindre info.

Au matin, quand les parents dorment encore, Benni est réveillée par un couinement du bébé. Elle va le lever. En lui parlant gentiment, elle le descend dans ses bras à la cuisine. Toujours en le gardant dans ses bras et en lui parlant, elle prépare le biberon, puis le lui donne. Après elle le garde dans ses bras. L'enfant, ravi, la regarde, s'enhardit, la touche. Et, miracle il lui touche le visage. Il explore ses sourcils, ses narines, ses yeux. Elle se laisse faire : pas de crise effroyable en souvenir de la couche sur le visage !

A ce moment-là je me dis : mais quelle charmante enfant ! serait-elle guérie ?

Voilà la mère qui descend. Ravie et un peu inquiète quand même de voir son bébé si tranquille dans les bras de la petite fille. Elle lui demande de lui donner son bébé. Benni ne veut pas : « non, il veut rester avec moi ». La mère essaye de le prendre, elle s'enfuit en courant dans les escaliers, toujours avec le bébé dans ses bras. Elle claque la porte et ferme à clef. Le bébé a commencé à hurler. Elle aussi. La mère crie, Micha se pointe aussi, tente une conciliation puis

enfonce la porte. Benni a sauté par la fenêtre et s'enfuit dans la campagne en pyjama et en chaussettes au cœur de l'hiver.

Ah oui, ça ne marche pas toujours comme on aurait aimé l'espérer. J'avais compris que Benni était capable de faire des prodiges pour se faire adopter. Après coup, j'entends que lesdits prodiges venaient de ce qu'elle avait tout simplement pris la place de la mère, qui n'est rien d'autre qu'une rivale lorsqu'elle veut reprendre le bébé. La place auprès du bébé et la place auprès de Micha, bien entendu. L'inconscient a ses violences. Là où habituellement le refoulement permet quand même d'établir, bon an, mal an, une vie de famille, les débuts de Benni dans la vie ont été trop rudes pour qu'elle puisse avoir ce recours. Elle n'a pas eu de place, elle veut toute la place.

Retour à la case départ, après une nuit passé dans le froid, d'où, hôpital.

Nouveau projet : l'envoyer en Afrique dans une institution qui reçoit des enfants en difficultés. J'ai envie d'y entendre le syndrome de la patate chaude, que j'ai souvent vu fonctionner dans les services qui cherchent toujours à envoyer ailleurs les gens trop difficiles... et même ceux qui ne le sont pas, car il ne saurait être question de favoriser une relation avec quiconque.

Évidemment il n'est plus question de Micha et de sa femme. L'histoire ne le dit pas, mais c'est évident : ils ont frôlé le drame, impossible d'envisager qu'ils prennent un nouveau risque. En jeu, ce n'est plus seulement eux, c'est le bébé et celui qui va venir. Les limites se mettent d'elles-mêmes. Est-ce que ça donne raison aux partisans des limites à tout prix et de la neutralité ? Ce n'est pas d'empêcher toute relation duelle privilégiée qui aurait évité ce drame. C'était une tentative, elle a échoué, mais il n'y a tellement rien d'autre à faire... Je crois que chacun tirera la leçon qui lui convient, parfois dans un sens parfois dans un autre. Moi non plus je n'inviterais pas un enfant que j'ai en charge à venir vivre chez moi. En revanche, en séance, enfant ou adulte, je suis prêt à m'investir, et pas de façon neutre, et sur le long terme, au maximum. Maintenant que je travaille en privé, je peux me le permettre.

Au moment de prendre l'avion, on demande à Benni de mettre son doudou-dragon dans le scanner qui scrute les bagages. Elle ne veut pas : dans ce tunnel tout noir, il aurait peur. Disons que, dans ce tunnel qui rappelle le ventre de maman, elle ne parvient pas à se sentir en sécurité. Hurllements, violences, elle s'enfuit en courant à travers l'aéroport. Parvenue à un couloir extérieur, sur un étage quelconque, elle se met à sourire, puis à rigoler en courant. Elle étend les bras pour faire l'avion qui décolle. L'image se fige brutalement là-dessus.

C'est fini, on peut inventer la suite, chacun à sa convenance.

Moi je crois qu'elle va se jeter sur le tarmac. Je crois qu'elle a compris, après l'échec de son insertion chez Micha, qu'il n'y a plus d'espoir pour elle, sauf dans la mort.

Mercredi 7 avril 2021